

É D I T O

Le confinement une occasion d'écrire ?

Il nous a été donné de constater l'inflation de textes, articles sur le confinement que nous venons de vivre.

Uniquement en ce qui concerne les livres annoncés, nous en avons déjà compté une trentaine. Et nous n'évoquerons pas le nombre d'articles parus dans les journaux.

De quoi ce déferlement de textes est-il révélateur ?

Que nous avons vécu un évènement unique et ressenti comme important, la présence de la mort, et le besoin d'y donner un sens.

Pour la première fois depuis longtemps, l'économie s'est arrêtée. Il s'agit d'un évènement que nous n'avons vécu qu'une seule fois en France, en Mai68. Seuls certains secteurs jugés importants ont pu continuer et plus de 10 millions de personnes se sont trouvées en chômage technique.

Malheureusement, ce ne fut pas le cas du déferlement technique. Ainsi nous avons appris que le gouvernement a choisi cette période pour accélérer la mise en oeuvre de la 5 G. La numérisation du monde s'est imposée comme une chance pour pouvoir permettre à certains de continuer de travailler chez eux. Des drones ont pu être utilisés pour surveiller les lieux publics et veiller à ce que chacun reste bien chez lui.

Jean-Luc Pasquinet

Suite de l'édito...

Il serait intéressant de faire une analyse des articles déjà parus et des livres à venir. Beaucoup insistent sur une occasion à saisir pour sauver la planète, d'autres sur le fait que le monde d'après risque d'être le même mais en pire, certains évoquent la cause humaine des pandémies et le dérèglement du monde apporté par notre civilisation.

Pour l'instant, nous savons que la mort rôde et qu'elle dirige nos vies. Elle commande tous nos faits et gestes, c'est sa menace qui nous oblige à prendre de la distance par rapport aux autres, à mettre un masque, à ne plus nous réunir ou uniquement par le biais de la technique numérique.

Mais pour l'instant il ne s'agit que de la mort d'individus, et puis le taux de létalité est bas, mais alors pourquoi de telles précautions, pourquoi de telles mesures ? Uniquement pour éviter que les hôpitaux ne soient engorgés, que les services de réanimation ne puissent plus fournir. Bref l'hôpital joue un grand rôle dans ce qui nous arrive. Certes, on incrimine l'abandon du principe de précaution, la dissolution de l'EPRUS (l'Etablissement Public de Réponse aux Urgences Sanitaires) en 2016, créé pour justement répondre à ce genre de menace, le fait que les stocks de matériel médicaux aient été ressentis comme des coûts à supprimer, etc. Mais dans le fond c'est la place de l'institution hospitalière et du statut de la mort qui sont en cause. L'institution hospitalière est de plus en plus technique, chère, et traitant des cas de plus en plus complexes, c'est souvent à l'hôpital où l'on décède. La mort est présentée de plus en plus comme une maladie que l'on pourrait guérir, c'est du moins ce que nous disent les transhumanistes.

Et dans tout cela aucune question sur le destin de l'humanité. On évoque la mort que l'on doit supprimer, mais jamais la disparition possible de l'humanité. Et pourtant, elle devient de plus en plus une réalité palpable avec le nucléaire (mais on le savait déjà depuis 1945), la crise climatique, la sixième extinction de la biodiversité, l'acidification des océans, la bombe « P », etc.

Alors la question se pose, quand allons-nous réellement tout arrêter et faire le pas de côté permettant de remettre la mort au centre de la vie, le sens de la limite au coeur de nos philosophies, et la mise en oeuvre des mesures pour éviter la disparition de l'humanité ?



Lettre à Société...

Je t'écris car je n'ai plus de nouvelles de toi depuis longtemps. Ah je sais, on a toujours été éparpillé de-ci de-là, car on n'est pas né dans le même territoire, car on est transhumant, allant de contrées en contrées, de ville en ville, pour chercher : aventure, nouvel eldorado, nouveau travail, nouvel amour,..., quelquefois contraint, quelquefois libre.

Au regard du temps, localement, parfois, on avait l'impression de « faire société ». Là où on échangeait ce qu'on pouvait échanger, créant parfois communauté solidaire au sein d'un territoire petit ou grand. « Faire société » c'était donner du sens à tous les échanges que l'on pouvait avoir au sein d'un groupe, d'un périmètre. Le temps a passé, le « monde » s'est agrandi. La Science nous a ouvert des « horizons », le plus petit, le plus grand. La Technique nous a donné l'impression de repousser les limites du faisable. L'être humain en se relevant de son ascendance, a franchi des cols, contourné des obstacles pour avancer dans « sa maîtrise du monde ». Le monde, celui de notre terre nourricière cédant à tous nos caprices, le monde, des autres que soi. Ce « monde » bicéphale a été en expansion pendant longtemps car on ne voulait pas voir les limites, faisant fi des distances.

Alors distanciation, depuis que la mondialisation est devenu le leitmotiv de nos experts et dirigeants de toutes natures. Distanciation, lorsque l'on a séparé le producteur du consommateur, là où c'était le moins cher, là où il y avait plus de pouvoir d'achat et de crédit. Distanciation, lorsque les familles se sont éclatées pour le travail, pour une désunion,... Distanciation, lorsque le numérique s'est mis en place, rendant l'impression d'être proche alors que l'on était chacun aux antipodes ou souvent à moins d'un mètre. Distanciation aujourd'hui, à cause du soupçon envers l'autre. Distanciation pour des raisons sanitaires. Distanciation envers la planète qui nous a accueillis et donné de grandir, et que l'on ne voulait pas entendre et regarder avec attention.

Une envie de retour en arrière nous saisit depuis peu. Un retour à nos échanges culturels, physiques, de troc, de commerce et de production,... Mais faut-il revenir à l'avant 2020 comme si, nostalgique et ayant gardé une photo du « monde » de 2019, nous aurions souhaité mettre 2020 dessus sans rien changer ? Ou faut-il une envie de « Faire société » dans un périmètre respectant le milieu où nous sommes, faisant milieu nous-mêmes ? Périmètre qu'il faudra définir, avec sa « porosité », la rigueur des comptables,...

Christian Lefebvre

Pandémie et prophéties

A travers l'article de Jérôme Ferrari (Cf réf bas de page), on peut revenir sur des réflexions de la part d'auteurs aussi divers que Jean Paul Sartre, Cornélius Castoriadis ou Hannah Arendt, réflexions qui marquent par leur aspect visionnaire en ces temps de coronavirus.

La pandémie qui nous frappe tous, par son ampleur et sa violence, nous fait vivre une situation inédite analogue à une grande grève voire à une révolution. Analysant la philosophie marxiste dans la *Critique de la Raison Dialectique*, Sartre définit le monde matériel comme un ensemble pratico-inerte, c'est à dire résultant de l'activité humaine, la praxis, et structurant cette dernière en retour. Autrement dit, ce monde-là, dans un cadre capitaliste, s'oppose à la révolution par son existence-même. Aujourd'hui les avions sont rivés au sol, les chaînes de production arrêtées, les magasins fermés. Faut-il simplement repartir comme avant ou alors réinventer en toute urgence une nouvelle pratique qui ne soit pas un simple gouvernement par ces mêmes choses ? Privée ou publique, l'usine imposera toujours sa loi si l'on n'est pas capable d'instituer une nouvelle action de groupe que Sartre appelle de ses vœux sans bien la définir. Il critique le marxisme mais ne parvient pas à le dépasser. Le communisme réel n'étant alors qu'un autre mode de gestion de la société thermo-industrielle sans remise en cause du productivisme, de la croissance et du sacro-saint progrès.

L'article fait également écho aux derniers ouvrages de Cornélius Castoriadis dont les quatre volumes du *Carrefours du Labyrinthe* dans lesquels l'auteur montre l'appauvrissement de notre imaginaire social dans le système technico-marchand issu de la Seconde Guerre Mondiale. Tout se passe comme si le capitalisme avait éradiqué tous les types humains qui lui préexistaient. Exit l'ouvrier consciencieux, le juge intègre, l'homme politique honnête et compétent etc... L'ordre économique a terrassé tout ce qui était susceptible de s'y opposer et de le contrecarrer. Pis il se révèle incapable de trouver des personnes capables de le faire marcher comme le montre la pandémie actuelle. Personne n'a rien vu venir, personne ne mesure l'ampleur des dégâts, personne ne sait plus comment s'en sortir.

On gesticule, on improvise mais surtout on en profite pour serrer la vis avec toute la gamme des outils de contrôle, véritable fuite en avant technologique. C'est la tentation de tous les pouvoirs de se renforcer en cas de crise. Les anciens en essayant de préserver leurs positions, les nouveaux (GAFA) en étendant leur emprise sous couvert de réponse aux désordres provoqués par le virus.

Hannah Arendt, en particulier dans la *Crise de la Culture*, nous montre, dès la fin des années cinquante que la culture, pour faire simple, les productions de l'art et de l'esprit, ne savent plus rendre compte d'un monde qui évolue à toute vitesse et se retrouvent de plus en plus enfermées dans un Gestell (dispositif technique) omniprésent pour reprendre le terme de son maître Heidegger. La philosophe nous indique également que cette culture-là a toujours été l'apanage des philistins, tenants de l'ordre du statu quo dans la tradition allemande. La quasi-totalité des écrivains français, a ainsi préféré les Versaillais aux Communards, y compris ceux qui pouffaient les bourgeois (Flaubert) ou se préoccupaient du social (Zola, Sand). D'où le pessimisme de Ferrari concernant la possibilité de voir émerger une littérature de contestation dans un contexte de consommation de masse donnant la primeur au divertissement.

Le trait le plus inquiétant réside peut-être dans la situation quasi-orwellienne dans laquelle nous nous trouvons. Le langage s'est appauvri jusqu'à la misère sous l'effet conjugué de la langue de bois politique, de la novlangue managériale, de la simplification publicitaire qui nous réduisent à de simples cibles. Ferrari note avec justesse que des paroles publiques aussi stupides que mensongères passent aujourd'hui comme une lettre à la poste, phénomène impensable il y a seulement une génération, celle d'avant les « fakes news » ou les « storytelling ». On use et abuse de la pompe citoyenne tout en humiliant et en infantilisant les individus, ces demeurés en mal de pédagogie comme de pauvres élèves d'une grande section de maternelle.

Rémi Bourdon

Source : <https://www.mediapart.fr/journal/culture-idees/030520/jerome-ferrari-le-pire-n-est-peut-etre-pas-toujours-certain-mais-il-est-toujours-possible>

La mondialisation s'achève dans sa mise en cause...

Covid-19 : Entre "bio-totalitarisme" numérique et décroissance forcée.

Une fois mis au monde, le virus a vu sa diffusion sur la planète entière, plus rapide que jamais auparavant, assurée grâce à la libre circulation. Cette unification bio-physique du globe s'accompagne d'une mondialisation des réactions, intensité qui contraste avec la faible mortalité de la Covid-19. Cela montre que ce n'est pas le virus qui pose problème mais l'extrême vulnérabilité des sociétés "modernes".

Pour l'origine du virus, deux explications possiblement complémentaires attribuent sa naissance et diffusion à un mode de développement industriel et techno-scientifique irrespectueux des équilibres et limites des milieux naturels. [...]

Le mode d'existence dans la Modernité est caractérisé par un désir de toute-puissance notamment visuelle, qui est d'autant plus despotique que l'on éprouve au quotidien son impuissance. Les images promettent le contrôle de la réalité tridimensionnelle en la réduisant aux deux dimensions des surfaces portables, dans la continuité de la carte géographique qui permettait depuis la fin du Moyen-âge la conquête occidentale du monde. Aujourd'hui, le rêve de toute-puissance implique le refus grandissant de toute limite. [...]

La propension nationaliste et parfois anti-chinoise, secrète discours guerriers et postures martiales, destinés à externaliser une problématique foncièrement endogène. La « *guerre contre l'épidémie* » peut vite muter en une « *guerre contre la population* » (Alain Brossat). Certains dénoncent alors un « *État d'exception [...] devenu la norme* » (Giorgio Agamben). Des analyses dénonciatrices aussi larges doivent être considérées avec prudence, car dans la société capitaliste, même les puissants et les (super-)riches ne "tirent pas les ficelles" : « *Le capital est un rapport social, non un groupe humain* » (Anselm Jappe).

À partir d'un certain seuil de développement industriel, la prolifération des risques pourrait imposer un totalitarisme écologique et hygiénique. L'informatisation accentuerait les inégalités sociales et culturelles, car les écrans et images bidimensionnels relèvent d'un niveau d'abstraction plus élevé que

le monde en trois dimensions. Mais aussi parce qu'il faut des ressources mentales importantes pour résister à la puissance addictive du visuel.

L'incidence peut-être la plus lourde du confinement concerne la rationalisation de la (fin de) vie. Il « *détruit les structures symboliques fondamentales de la mort* » (Eva Illouz). La mort est ainsi encore davantage éloignée du quotidien, poussant chacun à faire dans sa vie toujours plus abstraction de son ressenti.

Concernant la France où le niveau d'impréparation et d'incompétences semble plus poussé qu'ailleurs, il faudrait étudier l'impact de sa structure ultra-centralisée, poussée à son paroxysme lors de l'allocution télévisée du président Macron, diffusée par onze chaînes et suivie par près de 37 millions de personnes le 13 avril 2020. Jamais auparavant dans l'histoire de France, une part aussi importante de la population n'a simultanément accordé l'autorité de la domination verbale à un seul. Ce pouvoir sans corps intermédiaires n'est plus pyramidale comme sous la monarchie absolue mais *d'aplomb* (*panoptisme* inversé). Cette verticalité s'avère pourtant impuissante face à une menace inconnue et complexe qui nécessiterait collaborations et délibérations *horizontales*. L'incompétence actuelle des gouvernants est l'aveu tueur du déficit démocratique de la V^{ème} République qui a cantonné le « gouvernement du peuple » aux seules élections des dirigeants, écartant ainsi le recours aux compétences du citoyen, par exemple en tant qu'infirmière, médecin ou chercheur. [...]

Aux élections municipales de 2020, étaient candidats dix ministres et autres membres du gouvernement en exercice (ainsi que Agnès Buzyn). Ici, n'est pas en cause la dimension publicitaire et donc trompeuse de ces candidatures, mais qu'elles éloignent une partie significative du personnel politique national de ses missions. [...]

Le monde occidental fait preuve d'une double arrogance. Par rapport à l'Autre, on s'estime plus démocratique et plus respectueux de l'État de droit que la Chine alors que, une fois le virus pris au sérieux, la gestion pratique de la crise, notamment en France, se fait dans « *un despotisme moderne* » (Paul Allié). Face à la nature, les citoyens, habitués par l'illusion de tout contrôler et confortés par des discours se prétendant critiques tels les propos précités d'Agamben, se sont complu dans un « *somnambulisme immunitaire* » (Alain Brossat).

Christopher Pollmann

Extraits d'un article du 14 mai 2020 : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-02555420/document>

Nouvelles brèves

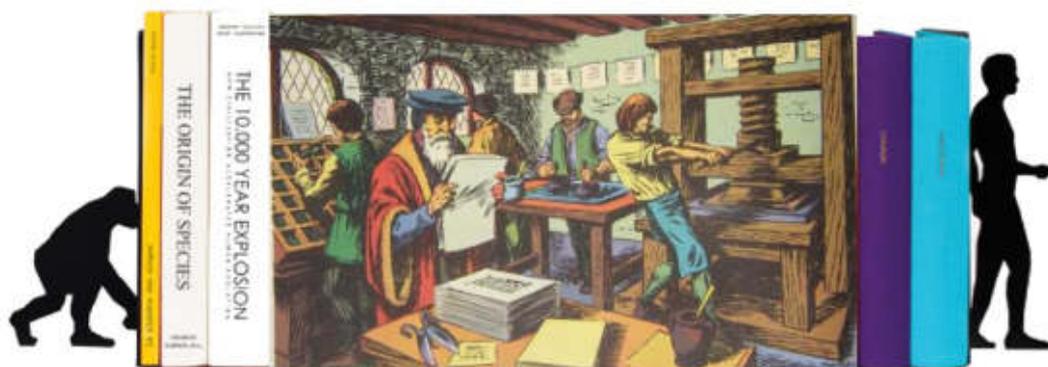
Le site national ainsi que celui de Paris-IdF ont fait l'objet d'une remise à niveau au mois de mai. La mise en place d'un menu horizontal a permis de laisser plus de place à un article lors de sa lecture. Pour le site national, la mosaïque représentant les différentes icones du monde technologique a été aussi réinterprétée. La page d'accueil comporte trois zones de messages, celle du bas étant plutôt réservée à des informations d'autres médias ou personnes extérieures qui nous semblent nécessaires de souligner.

TECHNOlogos

M.V.A.C.

181, avenue Daumesnil
75012 Paris

<https://technologos.fr/>
contact@technologos.fr



rédaction : lalettre@technologos.fr